



HAL
open science

“ ”Plus médiév(al)iste, tu meurs” : divisions disciplinaires, culturelles, linguistiques depuis 1979, et perspectives collectives ”

Vincent Ferré

► **To cite this version:**

Vincent Ferré. “ ”Plus médiév(al)iste, tu meurs” : divisions disciplinaires, culturelles, linguistiques depuis 1979, et perspectives collectives ”. M. Aurell, F. Besson, J. Breton, L. Malbos. *Le médiéviste face aux médiévalismes : rejet, accompagnement ou appropriation ?*, Presses universitaires de Rennes, 2023. halshs-03334591

HAL Id: halshs-03334591

<https://shs.hal.science/halshs-03334591>

Submitted on 4 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Communication, 31 mars 2021, dans le cadre du colloque « Le médiéviste face aux médiévalismes : rejet, accompagnement ou appropriation ? », org. CESM, 29 mars-2 avril 2021, Poitiers

Chapitre à paraître dans *Le médiéviste face aux médiévalismes : rejet, accompagnement ou appropriation ?*, dir. M. Aurell, F. Besson, J. Breton, L. Malbos, Rennes, PUR, 2022

« “Plus médiév(al)iste, tu meurs” : divisions disciplinaires, culturelles, linguistiques depuis 1979, et perspectives collectives »

Vincent FERRE

(Univ Paris-Est Creteil, LIS, F-94010 Creteil, France)

Les lignes qui suivent répondent à une invitation de la part des organisateurs et organisatrices du colloque, qui ont souhaité quelques réflexions et synthèses issues d'un cheminement qui m'a mené de J.R.R. Tolkien et Marcel Proust vers un travail théorique, épistémologique et historique. Celui-ci, entamé en 2007, portait sur ce qui ne s'appelait pas encore « médiévalisme » mais recouvrait déjà les deux versants, créatif et érudit, de la réception ou la récréation d'un certain « Moyen Âge » – les guillemets rappellent qu'il faut se garder de toute essentialisation de cette période historique aux bornes temporelles discutées, dont ne sont proposées que des représentations, des interprétations. D'une part, les travaux se sont multipliés depuis quelques années, qui s'intéressent à la manière dont « le médiéval (ou ce qui est donné pour tel) peut se retrouver au cœur ou aux marges d'œuvres modernes et contemporaines, nourrir un récit ou simplement croiser des thèmes, des personnages, des motifs contemporains¹ », de manière plus ou moins reconnaissable pour les lecteurs et spectateurs ; d'autre part, les livres étudiant le Moyen Âge en histoire ou littérature continuent de construire un discours et une image d'une manière qui s'efforce d'être scientifique. On ajoutera toutefois qu'il ne faut pas oublier les textes critiques portant sur les œuvres médiévalistes, qui contribuent à accroître la réception érudite du Moyen Âge, mais indirectement, avec un degré de translation. Ainsi, et pour pasticher une formule entendue dans le cadre de ce colloque, « la médiévistique d'aujourd'hui » n'est pas « le médiévalisme de demain », c'est *déjà* du médiévalisme. Envisager ici certaines divisions entre ces deux versants, mais aussi entre les disciplines associées ainsi qu'en leur sein, tout comme certaines divisions linguistiques et culturelles qui traversent les médiévalismes depuis quarante ans, peut permettre – en élargissant temporellement et géographiquement nos discussions – de réfléchir ensemble à des moyens de dépasser ces obstacles au développement d'un champ de recherche qui nous est commun.

Quelques obstacles linguistiques et culturels, ou le rocher de Sisyphe du médiévalisme

Comme le rappelle Tommaso di Carpegna Falconieri, le dernier congrès « Middle Ages in the Modern World » organisé en 2018 à Rome a révélé un fort contraste entre des contributions continentales, en particulier françaises et italiennes, très tournées vers la littérature et la politique, et des contributions anglophones privilégiant les faits culturels. On peut retracer la généalogie de cette double approche jusqu'à la naissance de la phase actuelle du médiévalisme : en 1979, lorsque Paul Zumthor a donné à Beaubourg des conférences sur la « Modernité du Moyen Âge² » tandis que, parallèlement, de l'autre côté de l'Atlantique, Leslie Workman fondait la revue *Studies in Medievalism*, dont il a dirigé (seul ou en collaboration) les 9 premiers volumes, jusqu'en 1997. Quatre décennies plus tard, et même si l'étude du médiévalisme tend

¹ La formule est de Michèle Gally dans FERRE Vincent et GALLY Michèle, « Le “médiévalisme” en questions : Médiévistes et modernistes face au médiéval », *Perspectives médiévales*, 35, Tendances actuelles de la critique en médiévistique, 2014, § 8 [journals.openedition.org/peme/5761].

² Voir ZUMTHOR Paul, *Parler du Moyen Âge*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.

à se diversifier géographiquement, comme en témoignent par exemple les activités récentes du Centre d'études « LINHAS¹ » au Brésil, cette double tradition persiste, avec une évolution notable : un déséquilibre s'est creusé entre la pratique, partagée, du médiévalisme, et l'existence d'un discours autodescriptif principalement publié en anglais, dont le propos tend à tourner en rond.

Pourquoi *autodescriptif* plus que théorique ? À l'exception notable des travaux de Richard Utz, menés seul (*Medievalism: A Manifesto*) ou en collaboration (*Medievalism: Key Critical Terms*, avec Elizabeth Emery)² ; et, dans une moindre mesure, des volumes XVII-XX de *Studies in Medievalism* parus en 2009-2011, *Defining Medievalism(s)* et *Defining Neo-Medievalism*³, à la portée théorique déjà inégale, les ouvrages visant à définir, défendre ou illustrer le médiévalisme rassemblent en réalité presque toujours des études de cas à visée généralisante, publiées par des médiévalistes anglophones, souvent les mêmes d'un volume collectif à l'autre : que l'on songe par exemple à *The Middle Ages in the Modern World. Twenty-First Century Perspectives* dirigé par Bettina Bildhauer et Chris Jones et à *The Cambridge Companion to Medievalism* sous la direction de Louise D'Arcens⁴, qui réduisent quasiment la description du médiévalisme au monde anglophone, aux dépens d'une visée réellement globale⁵. Cela pourrait apparaître piquant, dans la mesure où ces volumes soulignent l'ancrage « européen » du Moyen Âge qui sert de référence au médiévalisme ; c'est surtout très problématique car ce médiévalisme à prétention universelle fait du surplace depuis des années, faute de prendre en compte ce qui existe en dehors d'un cercle limité : affirmer que *The Middle Ages in the Modern World* serait « la première publication dans ce domaine en émergence qu'est le médiévalisme⁶ » à intégrer des contributeurs non-universitaires est un énoncé doublement inexact. En premier lieu, le médiévalisme remonte au moins au XIX^e siècle (et, en toute rigueur : à la fin du Moyen Âge tel qu'il est daté de manière relativement consensuelle, mais je n'ouvrirai pas ici cette discussion) et une telle formule ne fait que répéter des clichés rhétoriques visant à promouvoir la « nouveauté » d'analyses, clichés qui sévissent depuis plus de vingt-cinq ; en outre, il ne faut pas oublier qu'en France, pour ne citer que cet exemple, le colloque organisé par Michèle Gally en 1996 reposait précisément sur ce principe (voir *La Trace médiévale et les écrivains d'aujourd'hui*, 2000⁷) – sans oublier l'association « Modernités médiévales » créée en 2004, qui rassemble plus de 260 membres universitaires, écrivains, amateurs, ou *acafans* dans une douzaine de pays.

On pourra rétorquer que cette ignorance ou cette occultation est moins grave que tel cas plus ancien d'importation aux États-Unis, au prix de déformations, de catégories développées en Europe – en l'occurrence en Allemagne, Hollande et France, par Jauss et Zumthor – dans tel

¹ Voir leur chaîne proposant des vidéos d'entretiens et de séminaires (<https://www.youtube.com/channel/UCFR7J-rMEKFvnLJXR9t3tKg>) ainsi que le numéro récent de la revue *Antitès* v. 13, n° 26 (2020), avec un dossier *Medievalismo(s), neomedievalismo e recepção da Idade Média em períodos pós-medievais*.

² Voir respectivement *Medievalism: A Manifesto*, Kalamazoo, Arc Humanities Press, 2017 ; avec EMERY Elizabeth (dir.) *Medievalism: Key Critical Terms*, Cambridge, D.S. Brewer, 2014 ; voir aussi, sous sa direction : *Medievalism in the Age of COVID-19: A Collegial Plenitude*, carnet « Medievally Speaking », mai 2020 [medievallyspeaking.blogspot.com/2020/05/medievalism-in-age-of-covid-19.html].

³ Voir *Studies in Medievalism XVII. Defining Medievalism(s)*, Cambridge, D.S. Brewer, [janvier] 2009 ; *Studies in Medievalism XVIII. Defining Medievalism(s) II*, (cop. [novembre]) 2009 ; *Studies in Medievalism XIX. Defining Neo-Medievalism(s)*, 2010, et *Studies in Medievalism XX. Defining Neomedievalism(s) II*, 2011.

⁴ BILDHAUER Bettina et JONES Chris (dir.), *The Middle Ages in the Modern World. Twenty-First Century Perspective*, Oxford, the British Academy / Oxford University press, 2017 ; D'ARCENS Louise (dir.), *The Cambridge Companion to Medievalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2016.

⁵ Sur ces deux ouvrages, on peut se reporter à la discussion proposée dans FERRE Vincent, « Le médiévalisme a quarante ans, ou : 'L'ouverture qu'il faudra bien pratiquer un jour'... », in *Médiévales*, 78, 2020, p. 193-210. [journals.openedition.org/medievales/10878].

⁶ BILDHAUER Bettina et JONES Chris (dir.), *The Middle Ages in the Modern World*, op. cit., p. 19 (ma traduction).

⁷ GALLY Michèle, *La Trace médiévale et les écrivains d'aujourd'hui*, Paris, P.U.F., 2000.

ouvrage américain qui a eu un fort retentissement dans les années 1990 et suivantes, au point de devenir une vulgate pour des générations d'étudiants et de chercheurs¹. On peut aussi se féliciter de l'existence d'échanges entre les deux sphères, même s'ils demeurent ponctuels, et souvent le fait de chercheuses et chercheurs tels qu'Anne Berthelot, Elizabeth Emery, Jeff Rider et Mark Burde, qui font le lien entre les médiévalismes américain et francophone ; avec le recul, on peut constater qu'ils ont été facilités par l'adoption récente du terme de *médiévalisme* en français, ce qui est d'ailleurs révélateur de l'importance que revêt la traduction des concepts clés de nos travaux.

Les recherches menées au début des années 2000 en langue française (en particulier par Michèle Gally, Nathalie Koble et Mireille Séguy, par Anne Larue, Anne Besson et le signataire de ces lignes) sur ce qui était alors appelé les « modernités médiévales » ou le « Moyen Âge contemporain », sont devenus plus visibles lorsque le vocable de *médiévalisme* a été proposé en 2009 pour réunir au château de Malbrouck et à Metz des travaux relevant de disciplines diverses ; en témoignent les interventions de collègues de langue anglaise (l'Américain Jeff Rider), allemande (Thomas Honegger) et espagnole (Mónica Ann Walker Vadillo) qui n'appartenaient pas aux cercles francophones, et qui ont contribué à l'effort collectif de théorisation. Ce passage des frontières linguistiques et culturelles a débouché, à la suite d'une proposition issue de collègues anglophones, sur l'organisation d'un colloque américano-européen à Groningen en 2010, en deux langues comme l'indique son titre : « Medievalism, Speaking of the Middle Ages Today. Transatlantic Dialogues / Médiévalisme : Parler du Moyen Âge. Dialogues transatlantiques ». Cependant, les difficultés rencontrées lors de la publication du livre qui devait suivre, finalement scindé (*Speaking of The Medieval Today : French and Francophone Medievalisms ; Medievalism on the Margins*²) illustrent l'opposition tenace de certains chercheurs et experts à l'idée qu'un modèle non exclusivement anglophone du médiévalisme serait possible et intéressant. En outre, cette ébauche de réseau reliant États-Unis et Europe continentale n'a pas connu pour l'heure d'autres réalisations collectives, l'International Society for the Study of Medievalism demeurant d'ailleurs très largement anglophone malgré une ouverture notable vers l'Amérique du Sud, grâce à des chercheurs et chercheuses comme Nadia Altschul, pour ne nommer qu'elle.

Naturellement, ces lignes de partage linguistiques et culturelles entre Europe et États-Unis, France et Grande-Bretagne, demandent à être affinées, pour ne pas en rester à des oppositions simplistes, qui ignoreraient d'autres clivages, disciplinaires cette fois.

Des rivalités entre disciplines à leur nécessaire coopération

Les présentations et débats que l'on a pu entendre au cours de ce colloque illustrent bien la diversité des axiomes sur lesquels reposent souvent nos recherches respectives, au sein de l'espace francophone représenté. L'un d'eux se situe dans le sillage de la distinction opérée par Umberto Eco entre études médiévales et médiévalisme, ce dernier (nommé par lui néomédiévalisme) étant accusé de manquer de rigueur, par opposition à l'approche

¹ Je ne reviens pas ici sur ce fait, examiné dans « Altérité ou proximité de la littérature médiévale ? De l'importation d'une notion "européenne" en Amérique du Nord », in *Perspectives médiévales*, 37, 2016 [journals.openedition.org/peme/9609].

² Cette scission forcée a, de fait, séparé les textes portant sur des exemples francophones et ceux portant sur les domaines hispanophone et latino-américain, contrairement au projet initial. Voir FERRÉ Vincent et MONTOYA Alicia (dir.), *Speaking of the Middle Ages Today: French and Francophone Medievalisms*, RELIEF, vol. 8, n° 1, 2014 [revue-relief.org/53/volume/8/issue/1/] et le dossier « Speaking of the Middle Ages Today: European and Transatlantic Perspectives », in *Medievalism on the Margins*, éd. Karl Fugelso, avec l'assistance de Vincent Ferré et Alicia Montoya, Cambridge, D.S. Brewer, 2015.

« philologique » présentée comme sérieuse et objective¹. Derrière la réduction (erronée) du médiévalisme à la fiction, on entend ici – sans qu’elle se superpose complètement – l’opposition toujours actuelle entre disciplines, entre celles pratiquées par le ou la « médiéviste qui connaît (ou devine) le “modèle” » et par « le moderniste, souvent un “comparatiste”, qui effleure la matière médiévale sur laquelle il enquête (trop peu ?), tout à son intérêt pour l’œuvre moderne (M. Gally²). » Or cette opposition masque deux problèmes, l’un logique, l’autre scientifique. En premier lieu, les défenses et critiques exprimées au nom du « vrai » Moyen Âge traitent ce dernier comme s’il était possible de l’essentialiser ; et c’est précisément un défaut qu’elles partagent avec... certaines définitions anglophones du médiévalisme. Renvoyons ici à celle du *Companion* de Louise d’Arcens pour qui ce terme désigne « la réception, l’interprétation ou la recreation du Moyen Âge européen dans les cultures post-médiévales³ », ce qui suppose une délimitation préalable du « Moyen Âge », malheureusement absente de ce volume pourtant destiné à des étudiants et des enseignants désireux de cerner notre champ d’étude ; et l’on pourrait multiplier les exemples récents, comme telle définition estimant que le médiévalisme « (ou modernités médiévales) [*sic*] vise à éclairer le Moyen Âge dans ses relations avec les époques qui le suivent et vice-versa »⁴. Le caractère tautologique de la définition suppose que « le Moyen Âge » existe comme un objet donné, monolithique, ce qui méconnaît à la fois les débats sur les limites temporelles (quid par exemple de la proposition d’un « long Moyen Âge » formulée par un Jacques Le Goff ?) et l’existence de variations géographiques et culturelles entre l’Italie, la France et l’Angleterre⁵, mais aussi la Russie ou le Japon – pour le dire autrement, le « Moyen Âge » postulé est-il celui de Chrétien de Troyes ? de Charlemagne ? de Thomas Malory, des vikings, des samourais ?

En second lieu, la revendication par tel ou tel chercheur d’un rapport exclusif, authentique et informé au Moyen Âge débouche rapidement sur une aporie : si le degré de compétences en médiévistique constitue le critère retenu, qu’en est-il de la rivalité entre historiens et littéraires médiévistes ? Les uns seraient-ils plus médiévistes que les autres et donc plus légitimes comme critiques médiévalistes⁶ ? Il apparaît d’autant plus dangereux de retenir ce critère – aux dépens de la rigueur scientifique de l’analyse, qui seule devrait compter – que l’ignorance mutuelle d’une discipline à une autre ralentit les progrès nécessaires à la formalisation et à la définition du médiévalisme moderne : pour citer un ouvrage de référence, la préface de l’édition française du livre de Tommaso di Carpegna Falconieri ne voit-elle pas un historien français affirmer que « la question [est] encore peu étudiée en France de la représentation du Moyen Âge dans le monde contemporain⁷ ? » Même avec une restriction (« surtout, de ses utilisations politiques »), cette assertion est démentie par la bibliographie très abondante publiée au cours de la décennie précédente.

Historiens et littéraires francophones, médiévistes et modernistes, « francisants » et comparatistes », ne sont évidemment pas les seuls à revendiquer une forme de légitimité exclusive. Au début du XXI^e siècle, Kathleen Verduin, pionnière du médiévalisme

¹ ECO Umberto, *Faith in Fakes. Travels in Hyperreality*, Londres, Vintage, 1986 (1998), p. 63 (ma traduction) ; voir *Sugli specchi e altri saggi*, Milan, Bompiani, 1985).

² Michèle Gally dans Vincent FERRE et Michèle. GALLY, « Le “médiévalisme” en questions : Médiévistes et modernistes face au médiéval », *art. cité*, § 3.

³ D’ARCENS Louise (dir.), *The Cambridge Companion to Medievalism*, *op. cit.*, p. 1, ma traduction (« *the reception, interpretation or recreation of the European Middle Ages in post-medieval cultures* »).

⁴ Texte de présentation du programme « Médiévalisme(s) » proposé en 2021-2022 par le Centre d’études médiévales et post-médiévales de l’université de Lausanne. unil.ch/cemep/home/menuinst/formation/programme-2021-2022.html.

⁵ Voir entre autres, dans ce volume, les remarques d’Alain Corbellari sur les « décalages » entre ces pays, p. x.

⁶ On aura reconnu l’origine du titre de cet article : « Plus médiéval tu meurs », de Chanson Plus Bifluorée, album « Pourquoi les girafes ? » (Viva Production) 1992.

⁷ DI CARPEGNA FALCONIERI Tommaso, *Médiéval et militant. Penser le contemporain à travers le Moyen Âge*, trad. Michèle Grévin, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015, p. 7.

moderne aux côtés de Leslie Workman, estime ainsi sans conteste possible qu'il englobe la médiévisque, « simple partie d'une plus grande construction, celle du médiévalisme¹ » ; pourtant, l'inverse est tout aussi évident pour Bettina Bildhauer et Chris Jones, dont l'introduction affirme que le médiévalisme constitue une partie des études médiévales² – ce passage de *The Middle Ages in the Modern World* n'est toutefois pas exempt d'ambivalence puisqu'il présente aussi (quelques lignes plus bas) comme manifeste la différence entre les deux champs. Une alternative est proposée par *The Cambridge Companion to Medievalism* qui revendique en préambule le médiévalisme comme chasse gardée des spécialistes des études anglophones³ ; quand ce ne sont pas les tenants des études culturelles (*cultural studies*) qui tentent d'annexer le médiévalisme sans coup férir⁴, etc.

Ces relations agonistiques, enfin, se retrouvent – si l'on zoome une troisième et dernière fois – à l'intérieur des disciplines. Au sein des études littéraires francophones, la césure encore trop marquée entre médiévistes et modernistes explique une forme de piétinement. Depuis la parution en 2000 de *La Trace médiévale et les écrivains d'aujourd'hui*, dirigé par Michèle Gally, la multiplication du nombre de rencontres scientifiques et de parutions, collectives ou individuelles, en particulier au cours de la dernière décennie, n'a pas rendu impossible la veille scientifique et le suivi des évolutions de ce champ de recherches, beaucoup plus difficiles à réaliser en langue anglaise ; et pourtant, pour des raisons que l'on ne peut que deviner dans le contexte de la recherche où s'est imposé un fonctionnement concurrentiel, cet effort n'est souvent que partiellement accompli. Ce problème est d'autant plus dommageable lorsqu'il apparaît dans des textes de référence à vocation pédagogique (comme un *Companion*) ou synthétique. Pour ne donner qu'un exemple récent, un dossier sur « Le Moyen Âge comme laboratoire⁵ » publié sur un site aussi visible que Fabula.org gomme totalement l'histoire de la constitution du médiévalisme comme champ de recherche, donc sa diversité. Expédier en quelques lignes la présentation du médiévalisme, comme s'il s'agissait d'un élément mineur, malgré son importance réelle pour la démonstration (puisque le projet scientifique proposé en constitue le décalque inversé) est problématique ; le définir en empruntant une formule (la « création continuée ») à un chercheur anglophone, Leslie Workman sans l'indiquer entre guillemets, dans une traduction française elle-aussi empruntée mais non signalée comme telle⁶, se contenter d'une seule référence (française) dans une si « abondante littérature » critique, tout cela apparaît problématique à plusieurs titres. On se contentera de dire que gommer la généalogie des idées, proposer une image réductrice d'un champ dont je viens de rappeler les lignes de partage, donc la richesse, ne peut faire avancer la recherche collective ; une synthèse devrait non pas occulter l'histoire d'un champ mais au contraire signaler les embranchements majeurs, les pistes fécondes laissées de côté – Zumthor lui-même n'est mentionné qu'en passant – et l'existence de recherches menées dans d'autres disciplines.

C'est *a contrario* lorsque celles-ci collaborent que se produisent de réelles avancées, comme l'a montré le colloque de Poitiers, en tissant des échos d'une communication à l'autre,

¹ VERDUIN Kathleen, « Preface », in *Studies in Medievalism*, X, *Medievalism and the Academy II. Cultural Studies*, Cambridge, D.S. Brewer, 2000, p. 1, ma traduction (« *Studies in Medievalism persists in identifying medieval studies as simply part of the larger construct of medievalism* »).

² BILDHAUER Bettina et JONES Chris *The Middle Ages in the Modern World*, op. cit., p. 2.

³ D'ARCENS Louise, *The Cambridge Companion to Medievalism*, op. cit., p. 10.

⁴ Je me permets de renvoyer à l'analyse proposée dans « *Medievalism et cultural studies : enjeux et impensés d'une proximité revendiquée* », in Antonio DOMINGUEZ LEIVA, Sébastien HUBIER, Philippe CHARDIN et Didier SOULLER (dir.), *Études culturelles, anthropologie culturelle et comparatisme*, Dijon, Editions du Murmure, 2010, vol. 2, p. 187-197.

⁵ COSTE Florent et MUSSOU Amandine, « De quoi le Moyen Âge est-il le laboratoire ? », introduction au numéro *Le moyen âge pour laboratoire*, *Fabula-LHT*, 20, janvier 2018, § 12 [fabula.org/lht/20/].

⁶ La traduction française est tirée de FERRE Vincent, « Médiévalisme : l'index de Halder », in Emmanuel BOUJU (dir.), *Fragments d'un discours théorique : nouveaux éléments de lexicologie littéraire*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2015, p. 257.

ou au sein de certaines interventions : je pense ici au texte de l'historien William Blanc qui mobilise les analyses sémiologiques de Gérard Chandès, lui dont on a trop peu lu et commenté le volume *Sémiosphère transmédiévale : un modèle sémiopragmatique d'information et de communication appliqué aux représentations du moyen-âge* (2006)¹. En amont, on rappellera que le colloque fondateur de Metz-Malbrouck en 2009 a fait converger études historiques, cinématographiques, études anglophones, sémiotique, approches comparatistes, étude d'un corpus musical, théorie littéraire, anthropologie, études théâtrales... proposées par des médiévistes et des modernistes². Les progrès théoriques du médiévalisme passent certainement par un travail pluridisciplinaire, voire interdisciplinaire, dépassant les limites de chaque discipline, sans en rester à une simple juxtaposition. Et alors que Michèle Gally, à l'époque présidente de « Modernités médiévales », a récemment noté³ que de plus en plus d'historiens rejoignent une association initialement créée par des littéraires et des artistes, on peut espérer que le futur *Dictionnaire du médiévalisme*⁴, en cours de parution, permettra de développer ce nécessaire dialogue entre disciplines et spécialités, au fil de ses 120 entrées, caractérisées par une ouverture géographique et culturelle affirmée.

Conclusion : étudier ensemble les médiévalismes

Que le terme de médiévalisme apparaisse désormais familier dans certains cercles universitaires (qui ne se limitent plus aux « littéraires »), qu'il ait été adopté en quelques années par la recherche francophone menée dans ce cadre et qu'il ait facilité un dialogue (discontinu) avec des chercheurs anglophones, qu'il se répande dans des médias grand public (radio, presse, web...) mais aussi pour qualifier tel festival « médiévaliste » comme la Fête des Remparts de Dinan à l'été 2021, qu'il semble aujourd'hui d'un usage (faussement) évident, tout cela n'autorise pas à négliger son histoire ni à ignorer ses divisions linguistiques, culturelles, disciplinaires. Bien au contraire. Mieux prendre en compte ces dernières, dans une démarche réflexive, permet en premier lieu d'envisager des moyens de tenir, en toute connaissance des enjeux, « le pari qui consiste à englober sous un même vocable », celui de médiévalisme, « l'étude savante, “philologique”, et la démarche de création » (Michèle Gally⁵). En second lieu, par un effet de retour, chaque discipline impliquée peut y gagner sur le plan épistémologique : meilleure connaissance des rapports entre les domaines de la connaissance (histoire et littérature par exemple⁶), mais aussi clarification de la question de l'objectivité de la recherche scientifique, sujet régulièrement remis au premier plan des débats méthodologiques, parfois aux yeux du public. Parce qu'il met en jeu le rapport à ce qui est *autre*, le médiévalisme n'a pu faire l'économie d'une réflexion sur la subjectivité, salutaire pour de nombreuses disciplines ; et ce, dès les origines de la phase actuelle. Il n'est que de rappeler la mise en garde formulée en 1980 par Paul Zumthor contre une prétendue objectivité, qui

¹ À lire sur le site des *Nouveaux Actes en Sémiotique* [unilim.fr/actes-semiotiques/4783] (consulté le 27 août 2021). Pour une illustration de sa méthode, on pourra lire « Répliqueurs visuels et sonores du monde néo-médiéval », in Vincent FERRE (dir.), *Médiévalisme. Modernité du Moyen Âge*, op. cit., p. 167-175 [journals.openedition.org/itineraires/1889].

² FERRE Vincent (dir.), *Médiévalisme. Modernité du Moyen Âge*, op. cit., [journals.openedition.org/itineraires/1889].

³ Michèle GALLY, rapport moral de la présidente, assemblée générale de l'association « Modernités médiévales », 31 mars 2021.

⁴ BESSON Anne, BLANC William et FERRE Vincent (dir.), *Dictionnaire du médiévalisme*, Paris, Vendémiaire, 2022.

⁵ Dans FERRE Vincent et GALLY Michèle, « Le “médiévalisme” en questions : Médiévistes et modernistes face au médiéval », art. cité, § 40.

⁶ Voir quelques propositions sur le dialogue possible entre littérature et histoire dans ce cadre formulées ici : FERRE Vincent, « Memory », in Elizabeth EMERY et Richard UTZ (dir.), *Medievalism : Key Critical Terms*, op.cit., p. 133-140, ainsi que dans « Altérité ou proximité de la littérature médiévale ? De l'importation d'une notion “européenne” en Amérique du Nord », art. cité, § 21 et suivants.

constitue en fait un aveuglement : prenant position contre « le positivisme irréfléchi, pris pour la forme même de la rectitude intellectuelle, mais opérant à partir de présupposés soigneusement occultés », il estime en effet qu'« aucune activité critique [...] ne parvient même à se systématiser tant soit peu qu'en interrogeant les conditions même qui rendent possible son exercice, les modalités d'interférence du texte et de la subjectivité du critique¹. »

Pour en revenir au titre du colloque – « Les médiévistes face aux médiévalismes. Rejet, accompagnement ou appropriation ? » –, on peut préférer une construction collective de nos objets communs, entre médiévistes (au pluriel) et modernistes de toutes disciplines, afin de mettre en œuvre cette « ouverture » appelée de ses vœux par Zumthor destinée à « briser le cercle herméneutique idéaliste et [...] contraindre la science à rénover ses contenus². » Pour le dire autrement, en appliquant une formule de Marcel Detienne, le médiévalisme, comme mise en relation du « Moyen Âge » avec les siècles ultérieurs, « exercice comparatiste », « exige de travailler ensemble [et] invite à monnayer des catégories du sens commun, à construire des comparables qui ne sont jamais immédiatement donnés³. »

Vincent FERRE

Univ Paris-Est Creteil, LIS, F-94010 Creteil, France

¹ Zumthor Paul, *Parler du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 23 et 20.

² *Ibid.*, *Parler du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 21-22.

³ DETIENNE Marcel, *Comparer l'incomparable : oser expérimenter et construire*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 2009 (2000), p. 11.